



La clé

La clé est dans ma poche. Je le sais, parce que mes doigts la trouvent sans que je n'aie à regarder. Le métal est froid. La dentelure, familière. Elle n'ouvre rien que je connaisse, du moins pas encore.

Je conduis. La route grise défile sous mes phares. Les pins, de chaque côté, m'oppressent par leur hauteur et leur proximité, comme s'ils se penchaient pour m'écouter respirer. Je ne me souviens plus pourquoi j'ai quitté la ville. Je suis juste ici, maintenant, la main sur le volant, la clé dans ma poche droite, et quelque chose qui bat contre mes tempes. Un goût métallique sur la langue. Le rouge s'accumule dans ma bouche. Ma voiture peine à avancer. Il va falloir que je m'arrête.

Au détour d'un virage, une maison surgit enfin dans l'obscurité, seule et silencieuse dans la nuit étoilée. Une lumière brûle à l'étage, pupille incandescente dans le noir. Il y a donc quelqu'un d'éveillé à 3h du matin.

Mon malaise me remonte dans la gorge. Je déteste l'idée de frapper à la porte, de m'expliquer. Mais je n'ai plus le choix.

Partir avec dix pourcents de batterie, quelle idée ? De plus, mon réservoir est vide. J'ai oublié de faire le plein.

Je décide de me ranger sur le bas-côté. L'air sent le péttrichor, mais pas l'odeur de la terre libérée. Le parfum abject du béton mouillé et du chien trempé me soulève les entrailles.

La clé brûle dans ma paume. Je la presse contre ma chair, une morsure de métal en guise de réconfort, un talisman pour me donner du courage.

« La clé. La clé. La clé. »

Le métal s'enfonce dans ma ligne de vie. Je ne sais pas encore que la clé que je serre si fort n'est pas celle de ma maison.

Le seuil

La porte s'ouvre presque aussitôt. La femme qui apparaît est vêtue de rouge. Sa robe est beaucoup trop voyante pour cette maison isolée, trop tape-à-l'œil pour quelqu'un qui ouvrirait à une personne étrangère la nuit.

Le tissu glisse autour d'elle comme s'il n'obéissait pas tout à fait à la gravité. Ses yeux marron foncé sont des puits secs.

« Je suis tombée en panne... » ou « J'ai très peu de réseau. », que puis-je dire sans paraître affolée ou que j'aie l'air de mentir alors que je ne mens pas ? Je crois sincèrement que c'est peine perdue.

Sa porte aussi est rouge, je viens de remarquer.

Elle me regarde intimement, comme si on se connaissait.

— Lina ?

Je veux parler. Dire pourquoi je suis là. Mais les mots se défont. Ma langue me pèse, ma gorge se serre.

Elle vient de dire mon prénom...

Soudain, la pression dans ma tête augmente. Brutalement. Je ne sens plus mes bras, mes jambes. Ma vision se trouble.

J'essaie de cligner des yeux, en vain.

Le noir retombe d'un coup.

Le sofa orange

Quand je reviens à moi, je ne suis plus dehors. Je ne sais pas combien de temps a passé. La femme en rouge m'a sûrement portée jusqu'à ce canapé.

« Comment tu te sens, jeune fille ? »

Sa voix me paraît lointaine. Le goût métallique m'envahit de nouveau. Le sol se met à valser quand je tente de m'asseoir. Je pose mon pied et je tangué.

Le noir retombe encore.

Je reprends connaissance. La femme est toujours là.

— Tu es en retard, Lina. C'est bien dommage ! J'avais fait des crêpes !

Elle me prend la main. Ses doigts sont froids, mais ils me brûlent.

— Je suis tombée... Le porche...

— Ah oui... ça ! C'est pas la première fois que tu te plantes, c'est une habitude chez toi.

Un silence. Puis :

— Tu es enfin rentrée.

Cette phrase sonne faux. Elle semble penser sincèrement que je suis déjà venue ici.

— Suis-moi. Je vais te montrer la cuisine...

La cuisine

Une odeur de citron. De cire d'abeille. Et quelque chose de métallique en-dessous. Tout revêt un caractère ancien. Tout me rappelle... *moi*.

La cuisine est trop grande. Mes yeux peinent à délimiter l'espace. La table est mise. Quatre assiettes blanches, bordées d'un liseré bordeaux délavé.

La femme en rouge et moi, ça fait deux. Qui sont les deux personnes restantes ?

— Tu as faim ?

Je ne réponds pas. Ma main trouve ma poche.

La clé est toujours là, mais elle me semble différente. Plus lourde. Ou plus chaude.

— Les crêpes n’attendent que toi !

Impossible qu’elles soient encore tièdes. La lumière de la lune est restée intacte. Toujours cette même lueur blanche qui semble venir de partout et de nulle part.

Je m’assois. La chaise grince familièrement sous mon poids. Un grincement que je connais, alors que je n’ai jamais mis les pieds ici.

— Tu te souviens de la dernière fois ?

Elle verse du café dans la tasse bleue devant moi.

— La dernière fois que... ?

Elle a un rictus. Puis elle me sourit. Ses dents sont trop parfaites pour quelqu’un de son âge. Bien que je n’aime pas présumer ou me fier à mes propres biais.

— La dernière fois que tu es venue, évidemment.

Je secoue la tête.

— Je vous avoue que je ne crois pas être déjà venue ici. C’est la première fois. Je me suis perdue, ma voiture d’ailleurs...

— Ta voiture, elle n’a plus d’essence. C’était la seule solution. C’est toujours pareil avec toi.

Je porte la tasse à mes lèvres. Le café est amer, âcre. Je le bois quand même. J’ai terriblement soif.

— Regarde, dit-elle en désignant le mur au-dessus de l’évier.

Des photos. Des dizaines de photos punaisées sur le papier peint fleuri. Je plisse les yeux.

Une jeune femme. Partout. Brune, aux cheveux mi-longs. Moi.

C’est moi sur toutes ces photos.

Moi dans cette cuisine, assise exactement à la même place.

Moi dans ce jardin que je n’avais jamais vu.

Moi devant la porte rouge, avec un sourire que je ne me reconnais pas.

Pour autant, rien ne me revient. Tout est noir dans mon esprit.

— Impossible, je murmure.

Ma voix sort éraillée, comme si je n’avais pas parlé pendant des jours.

La femme s’approche. Je sens son parfum : de la lavande mêlée à l’odeur du linge propre, mais aussi une note de tabac froid et de terre.

Elle pose sa main sur mes épaules. Ses doigts glacés traversent le tissu de ma veste.

— Tu dis ça à chaque fois, Lina. À chaque fois que tu reviens, tu prétends ne pas te souvenir. Mais au fond, je sais que tu sais. Tu as toujours su.

Je fixe les photos. Sur l’une d’elles, je porte la même veste molaire blanche que je porte aujourd’hui. Le même pull noir en-dessous.

— Qui a pris ces photos ?

Elle ne me répond pas tout de suite. Elle se promène autour de la table, verse quelque chose dans une poêle.

— Pour la plupart, c’est toi qui les as prises. Tu voulais te souvenir. Tu disais que c’était important de garder une trace.

Une trace de quoi ?

Je veux me lever, mais mes jambes sont lourdes. La clé pulse dans ma poche.

Le métal a changé de couleur : il est en train de rouiller.

— Pourquoi ma clé change ? D’ailleurs, ce n’est même pas la clé de ma voiture. Où l’avez-vous mise ?

La femme observe la clé dans ma paume ouverte.

— Elle n’est pas en train de changer. C’est juste toi qui commences à voir ce qu’elle est vraiment.

Elle pose une assiette de crêpes parfaitement empilées, et des œufs à côté. Ça sent terriblement bon. Mon estomac se contracte. Je ne me souviens pas de mon dernier repas.

— Mange. Tu en auras besoin pour ce qui vient.

L’escalier

Quatorze marches. Voilà ce pour quoi je devais me préparer, entre autres.

Je les compte en montant. La femme en rouge est restée en bas. Je l’entends rire aux éclats.

Un rire cristallin qui résonne trop longtemps dans la cage d’escalier.

— Ta chambre est au bout du couloir, dit-elle depuis le bas. Celle avec la porte en bois.

Je compte les portes. Une. Deux. Trois. Quatre. Cinq. Toutes en bois.

— Laquelle ?

Pas de réponse. Je continue. Six. Sept. Le couloir s’étire. Huit. Neuf. Mes jambes commencent à fatiguer.

Je me retrouve devant une porte. Je ne sais plus si c’est la première ou la dernière. Je l’ouvre.

L’intérieur est sombre. Mon corps franchit le seuil. La porte se referme derrière moi avec un clic doux, définitif.

La clé pulse dans ma poche.

La chambre

Dans le noir, mes mains trouvent un lit. Des draps frais qui sentent le propre. Une odeur de lavande et de terre que j’ai reconnue sur la femme en rouge. Je m’allonge.

Le plafond n’existe pas. Juste une obscurité totale.

Tu es en sécurité ici.

La voix ne vient pas de l’extérieur. Elle est dans ma tête.

Mes doigts agrippent la clé. Le métal est brûlant maintenant. Ma paume s’en retrouve marquée.

Je compte mes respirations. Une. Deux. Trois. Quatre.

À la cinquième, j’entends des pas. Quatorze. Quelqu’un monte l’escalier.

À la sixième, la porte s’ouvre.

La femme en rouge se tient dans l’encadrement. Elle s’avance. S’assoit au bord du lit. Le matelas s’affaisse à peine, comme si elle ne pesait rien.

— Tu fais toujours ce rêve, n’est-ce pas ? Celui avec la maison dont on ne peut pas sortir.

Mon cœur s’arrête.

— Comment tu...

— Chut. Je le sais parce que je le fais aussi. Je l’ai toujours fait. Ma mère le faisait avant moi. Et sa mère avant elle.

C’est comme ça. Ça se transmet. Les racines poussent vers le bas.

Les racines poussent vers le bas ? Je connais cette phrase. Je l’ai déjà écrite quelque part.

— Je ne comprends pas.

— Tu comprends très bien. Tu as juste peur de voir.

Elle pose quelque chose sur la table de nuit. Un carnet. Bleu nuit. Couverture rigide.

— Lis. Tu verras.

Elle sort. La porte reste ouverte. Un rectangle de lumière jaune dans le noir.

Je tends la main. Le carnet est là. Mes doigts reconnaissent le grain du papier avant même de le toucher.

Le carnet

12 septembre

Je suis retournée à la maison aujourd'hui. Maman m'attendait. Elle portait sa robe rouge, celle que je déteste parce qu'elle la rend belle et terrible à la fois. Elle m'a demandé si je me souvenais de la dernière fois. J'ai dit non. C'était un mensonge.

Elle a souri. « Tu dis ça à chaque fois, Lina. »

Mais je ne m'appelle pas Lina. Je m'appelle Nila.

Ou peut-être que non. Peut-être que je suis Lina maintenant. Je ne sais plus qui a commencé à écrire dans ce carnet.

La clé est dans ma poche. Elle est rouge maintenant. Ou rouille. Ou rouge de sang. Je ne sais plus.

Le couloir

Je sors de la chambre. Le carnet sous mon bras. Mes jambes bougent toutes seules.

Le couloir n'est plus le même. Les portes ont changé de couleur. Rouge. Toutes rouges.

Je compte mes pas. *Un. Deux. Trois. Quatre. Cinq. Six. Sept. Huit. Neuf. Dix.*

À chaque pas, le couloir s'allonge.

Onze. Douze. Treize. Quatorze.

Je suis devant l'escalier. Quatorze marches. Je descends.

En bas, la cuisine. La femme en rouge prépare du café. L'odeur remplit l'air, âcre et familière.

— Tu as lu ?

Je hoche la tête.

— Ce n'est pas mon écriture.

Elle rit. Ce rire que je connais. Léger. Cristallin.

— Tu es sûre ?

Elle ouvre un tiroir. Sort un autre carnet. Noir celui-là. Me le tend.

— Lis la première page.

Je l'ouvre. L'écriture me frappe comme un coup de poing. C'est la mienne.

Fin